

Une société fatiguée ?

- _ Comité d'experts
CFDT-Fondation Jean-Jaurès
- _ Préface de Laurent Berger
et Gilles Finchelstein



À la suite de la crise provoquée par la pandémie de Covid-19, la CFDT et la Fondation Jean-Jaurès ont décidé de réunir, à partir de novembre 2021, un comité d'experts en sciences sociales paritaire et interdisciplinaire composé de **Henri Bergeron**, sociologue, **Patrick Boucheron**, historien, **Pierre-Yves Geoffard**, économiste, **Florence G'sell**, professeure de droit, **Serge Hefez**, psychiatre, **Emmanuel Hirsch**, professeur d'éthique médicale, **Jeanne Lazarus**, sociologue, **Isabelle Lespinet-Moret**, historienne, **Hélène L'Heuillet**, philosophe, **Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky**, anthropologue, **Claudia Senik**, économiste, et **Frédéric Worms**, philosophe.

Ce comité a vocation à rassembler les ressources en sciences sociales et à les mettre à la disposition du débat public pour une meilleure compréhension de la crise liée à la pandémie de Covid-19 et de ses suites. Il cherche à redonner leur place aux sciences sociales dans l'action publique, alors que la crise a révélé à quel point elles avaient été négligées, au profit des sciences dites « dures », privant ainsi de sens et d'efficacité les politiques publiques.

Une société
fatiguée ?

PRÉFACE

– Laurent Berger,
secrétaire général de la CFDT

– Gilles Finchelstein,
directeur général de la Fondation Jean-Jaurès

La pandémie qui nous traverse depuis l'année 2020 laisse une empreinte durable sur nos sociétés. Empreinte sur les personnes par la maladie et le deuil, c'est évident ; empreinte économique, sans doute, même si le choc de la crise semble absorbé, sinon résorbé, à grand renfort de crédits. Mais la marque la plus profonde et paradoxalement la moins visible est peut-être dans les esprits plutôt que les corps, dans la société plutôt que dans l'économie.

Événement mondialisé, imprévisible mais qui a concrétisé une menace latente, la pandémie a d'abord interrogé notre rapport à la vie et à la mort, questionné nos modes de vie et leurs limites. Au-delà de cette première introspection collective, l'exercice des confinements a profondément affecté le lien social, le rapport au travail, à la famille, au voisinage, aux amis, à l'espace urbain également. Même la vaccination, performance scientifique et solution inespérée il y a encore un an, se révèle paradoxalement être aussi une source de tensions internes, la sourde colère des vaccinés montant au fur et à mesure que la résistance des « antivax » s'affirme, et que les foyers épidémiques persistent.

Le symptôme le plus clair de cette empreinte de la pandémie sur les esprits et la société tout entière nous semble être cette *fatigue* que beaucoup expriment et que chacun ressent, de façon latente ou patente, dans tous les

domaines de la vie sociale, tant et si bien qu'elle paraît être moins une fatigue généralisée qu'une fatigue collective, un état du corps social autant que des individus. Exprimée à l'occasion de la pandémie de Covid-19, cette fatigue lui est sans doute antérieure. Le virus l'a révélée comme un effort supplémentaire révèle la fatigue accumulée par l'organisme. Comprendre cette fatigue, c'est le point de départ d'un travail qui doit nous permettre de comprendre ce qui se passe, ce qui se manifeste, ce qui se transforme dans nos sociétés à l'occasion de la pandémie.

Cette enquête, nous avons les ressources pour la conduire, mais nous les mobilisons trop peu. L'efficacité scientifique, industrielle dans notre réponse au virus n'a eu d'égale que celle du soutien prodigué à l'économie. Mais elle contraste profondément avec une certaine réticence à recourir aux sciences dites « sociales » pour comprendre les effets psychologiques et sociaux de cette crise. Tout se passe comme si l'action publique se concentrait sur les conséquences matérielles de la pandémie et abandonnait le reste à la sphère privée ou aux individus. Cette mise à distance des sciences sociales du débat public, et peut-être plus encore de l'action publique, est à nos yeux plus qu'une carence, c'est un danger : on se prive ainsi des moyens de mieux comprendre ce que nous vivons individuellement et collectivement depuis 2020, de mieux surmonter les épreuves présentes et de mieux préparer celles qui viendront demain, de mieux nous connaître enfin, comme société et comme individus.

Mobiliser l'apport des sciences sociales à l'occasion de la pandémie, les faire connaître et entendre dans le débat public afin de transformer l'épreuve en expérience, voilà l'objectif et l'ambition de ce comité.

LA FATIGUE D'ÊTRE NOUS



Henri Bergeron est directeur de recherche au CNRS au Centre de sociologie des organisations à Sciences Po, coordinateur scientifique de la Chaire santé de Sciences Po et directeur du programme santé du Laboratoire interdisciplinaire d'évaluation des politiques publiques (LIEPP). Il est notamment l'auteur, avec Olivier Borraz, Patrick Castel et François Dedieu, de *Covid-19 : une crise organisationnelle*, aux Presses de Sciences Po (2020).

Alain Ehrenberg dressait, il y a quelques années, le portrait d'un individu contemporain, qui, fatigué d'essayer « d'être soi », éreinté d'échouer à devenir l'être singulier et performant qui sommeillerait en lui, sombrerait dans la dépression¹. Ces risques d'épuisement psychique menacent-ils aujourd'hui les collectifs ?

Crises sanitaires présentes et à venir, tensions géopolitiques majeures, disparition des espèces vivantes et des ressources naturelles, dégradation de l'environnement, montée des radicalités politiques, etc., sont autant de défis que les individus, aussi citoyens soient-ils, ne peuvent seuls empêcher, surmonter, ou même simplement freiner. Ils méritent une, des actions collectives.

La crise de la Covid-19 a pourtant révélé, de manière spectaculaire, la formidable complexité organisationnelle de nos sociétés, et l'incapacité fréquente de nombreuses organisations à coopérer et à se

1. Alain Ehrenberg, *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.

coordonner pour faire face, même si la solidarité s'est aussi souvent épanouie, comme à l'hôpital. Aucun bien public ne sera produit sans la coopération de nombreux acteurs.

C'est là un défi essentiel des années à venir : identifier les déterminants de la coopération entre individus et organisations et stimuler l'action collective, afin d'éviter qu'un sentiment d'impuissance ne finisse par épuiser nos collectifs. Gouverner, n'est-ce pas moins décider que faire coopérer ?

DÉFATIGUER LA SOCIÉTÉ



Patrick Boucheron, historien, est professeur au Collège de France et titulaire de la chaire « Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIII^e-XVI^e siècle ». Ses travaux tentent de reconfigurer une histoire des pouvoirs depuis le Moyen Âge, notamment à partir des concepts de fictions et d'expériences politiques. Il a notamment codirigé *Histoire mondiale de la France, au Seuil* (2017).

Travailler fatigue : publié en 1936, le titre du recueil de poèmes de Cesare Pavese porte le fardeau des labeurs anciens. Comment imaginer que nous en soyons aujourd'hui délivrés ? Si certains effets de la grande fatigue industrielle provoquant l'épuisement au travail peuvent être en partie atténués, d'autres les compensent, qui tiennent sans doute à un découragement plus profond ou plus pernicieux, affectant le sentiment même de l'existence ou, pour citer toujours Pavese, *Le métier de vivre*.

Tel est, essentiellement, la plainte du temps. Elle caractérise nos sociétés post-industrielles, dont les faiblesses ont été durement mises à l'épreuve par la crise sanitaire. C'est elle que l'on doit considérer, dans tous les sens du terme. Sans doute faut-il, pour cela, prendre la pleine mesure des effets psychosociaux de ces nouvelles formes d'asthénie, oscillant entre lassitude et anéantissement. On ne doit pas pour autant perdre de vue le fait qu'en psychologisant le social, on risque toujours de le dépolitiser. D'où la nécessité de donner une forme politique à la plainte d'une société fatiguée.

Et pour cela, se souvenir d'abord que « fatiguer » n'est pas seulement un verbe intransitif (« donner des signes de fatigue »). C'est aussi un verbe d'action, transitif. Le paysan se fatigue au labour, mais on dit aussi qu'il fatigue la terre – ce qui signifie qu'il la retourne pour la rendre disponible. C'est en ce sens aussi que l'on dit d'un matériau qu'il est fatigué, lorsqu'il a perdu de sa force de résistance. Dès lors, la question « Qui fatigue quoi ? » prend une portée toute politique. Dire d'une société qu'elle est fatiguée revient à faire le constat de sa vulnérabilité, mais aussi de sa docilité.

On peut appeler fatigue démocratique cette mélancolie qui mène à l'impuissance. L'histoire n'est pas avare d'exemples où les sociétés politiques renoncent d'elles-mêmes, par découragement, à exercer leurs propres droits et à défendre leurs principes, et l'on sait que les grandes catastrophes se produisent parfois par l'étiollement davantage que par l'effondrement. Par conséquent, si l'on doit prêter attention à la plainte d'une société fatiguée, ce n'est pas seulement par compassion mais par vigilance politique. Défatiguer la société revient donc à lutter contre l'épuisement des imaginaires. À rebours des discours culpabilisateurs qui entendent la remettre au travail, il s'agit au contraire de restaurer ses capacités de résistance et, parant, de projection vers le futur. Ce qui suppose d'abord de prêter attention aux foyers d'invention, d'énergie et d'encouragement où agissent celles et ceux qui, sans se prétendre infatigables, ne peuvent se résoudre à vivre assommés.

QUE FAIRE DE NOTRE FATIGUE ?



© Aurore Bagarry

Pierre-Yves Geoffard est professeur à l'École d'économie de Paris dont il a été directeur, directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à l'EHESS. Ses thèmes de recherche sont l'analyse économique des systèmes de santé et de financement des soins et, dans une perspective multi-disciplinaire, l'analyse des inégalités de santé. Il a notamment publié *Pour en finir avec la guerre aux drogues*, à L'Esprit frappeur (2021).

La fatigue, c'est celle des victimes du Covid long, dont on ne sait encore combien de temps elle durera ; c'est celle des soignants, épuisés par une mobilisation sans précédent ; c'est celle de toutes et tous, ballottés de confinements en couvre-feux, épuisés par des injonctions contradictoires, évoluant au fil d'une compréhension de la pandémie en constante évolution.

Il fallait agir vite, courir sans savoir dans quelle direction ni combien de temps, mais on n'attaque pas un marathon comme on se prépare au sprint. Cette fatigue est périlleuse. Le risque est réel qu'elle se transforme en épuisement, et que cet épuisement paralyse toute envie d'agir au point qu'elle nous rende insensibles au monde.

Les bouleversements climatiques et l'urgence d'y confronter nos comportements individuels et collectifs devront pourtant mobiliser de formidables énergies. Les migrations, dont le traitement principalement sécuritaire et défensif montre chaque jour ses terribles impasses, devront recevoir d'autres réponses.

Le risque d'épuisement, c'est aussi celui de la « fatigue de la compassion, » cette diminution de la capacité à éprouver de l'empathie

et à se soucier des autres, cette lassitude qui s'empare de nous et émousse nos indignations face aux injustices du monde, indignations à peine réveillées de temps en temps par une nouvelle tragédie frappant des dizaines de femmes et d'hommes cherchant juste à échapper aux bombes ou à la misère.

Mais si elle n'éteint pas notre sentiment de révolte, alors de cette fatigue généralisée peuvent aussi surgir de grandes opportunités : car la fatigue peut aussi conduire chacun à économiser ses efforts, à rechercher les solutions les plus efficaces aux multiples enjeux qui nous attendent. Si la fatigue nous amène à identifier les sujets d'intérêt majeur, pour y concentrer nos forces en délaissant les questions moins importantes, alors cette fatigue peut s'avérer productive. Sachons mobiliser au mieux notre énergie : si la fatigue la rend plus rare, elle n'en est que plus précieuse.

DE LA FATIGUE COMME NOUVEAU LIEN SOCIAL



Serge Hefez est psychiatre des hôpitaux et psychanalyste, responsable de l'unité de thérapie familiale dans le service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière de Paris. Spécialiste des questions des problématiques liées au sida, à la toxicomanie et à la sexualité, auteur de séries documentaires sur la santé, il a notamment publié *Transitions. Réinventer le genre*, chez Calmann-Lévy (2020).

« Je suis si fatigué de ne rien faire. » Ainsi s'exprimait un de mes patients en temps de confinement, un homme dont l'activité se résumait alors à deux heures de télétravail quotidien. Il aurait pu faire sienne la célèbre sentence de Pascal dans les *Pensées* : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. »

Je me suis néanmoins souvenu de ce même homme deux années plus tôt, se plaignant de l'épuisement lié au surcroît d'activité dans une entreprise en pleine compétitivité, au stress des réunions et des meetings se succédant à un rythme infernal, aux déplacements incessants, à l'effroyable difficulté de concilier vie personnelle et vie professionnelle.

Trop de travail ou pas assez, c'est la fatigue qui l'envahit et qui revient avec une telle insistance qu'il paraît difficile de ne pas lui chercher d'autres déterminants...

Burn-out, dépression, charge mentale, fatigue numérique, épuisement professionnel, fatigue d'être soi... La fatigue semble avoir

marqué de son sceau le début de notre XXI^e siècle et avoir pris une nouvelle ampleur avec les restrictions liées à la pandémie. Pourquoi parle-t-on autant de fatigue ? Notre mode de vie moderne produit-il de l'épuisement ? Alors que nous pourrions jouir d'une société qui nous accorde de plus en plus de loisirs et une protection offerte par le droit du travail, la fatigue devient omniprésente dans le discours de mes patients.

Jusqu'à il n'y a pas si longtemps, parler de fatigue était signe de faiblesse, d'échec personnel dans une société obsédée par le culte de la performance et la réalisation de soi. Aujourd'hui, et l'avènement de l'épidémie l'a fortement soulignée, l'acceptation de la vulnérabilité ou de la fragilité provoquée par les situations subies s'accorde à l'expression légitime de nos besoins, besoin de sommeil, de repos, de liberté, de sens. Exprimer la fatigue, s'en plaindre, la nommer, en rechercher les causes et les mécanismes, accompagne la revendication d'une prise en compte, par la société, de formes de souffrance et d'oppression jusqu'alors ignorées ou méprisées. Et de fait, ce discours contemporain sur la fatigue dévoile l'inadéquation ressentie de manière de plus en plus vive entre les systèmes économiques et sociaux au sein desquels nous vivons et travaillons et nos besoins et aspirations d'êtres humains.

Au cours du XX^e siècle, avec l'extraordinaire essor de la psychologie individuelle propulsée par la psychanalyse, les représentations de la fatigue avaient été de plus en plus rattachées à des mécanismes intérieurs, au vécu personnel. La fatigue était, selon l'expression de Peter Handke, « séparatrice », un repli sur soi et une rupture de nos liens avec le monde. Fatigue des travailleurs, des soignants, des Français, la fatigue revêt à présent une dimension collective. Elle devient un lien social, un signe de ralliement. Ce passage de l'individuel au collectif suggère que la fatigue est amenée à jouer un nouveau rôle dans notre société : non plus un phénomène touchant la personne dans son intimité et sa singularité, mais bien davantage un des leviers de la revendication sociale.

UNE FATIGUE ÉTHIQUE



Emmanuel Hirsch est professeur d'éthique médicale et président du Conseil pour l'éthique de la recherche et de l'intégrité scientifique à l'Université Paris-Saclay. Il a notamment publié *Une démocratie confinée* (2021) et *Une démocratie endeuillée* (2021), aux Éditions Érès, et codirigé *Pandémie 2020. Éthique, société, politique*, aux éditions du Cerf (2020).

S'il est une « fatigue » de la société, ces longs mois sinueux de crise sanitaire en révèlent une signification paradoxale. Le sentiment de désenchantement tient au long temps de menaces et d'incertitudes dont on ignore le terme, les évolutions et les impacts. S'y ajoute aujourd'hui le constat qu'à défaut de maîtriser la cinétique d'une pandémie qui déjoue ses stratégies, la puissance publique a préempté un « retour à la normale » sans anticiper par des mesures appropriées la possible déferlante d'une « cinquième vague ». Pour autant, jusqu'à présent, les forces d'engagement, de solidarités et d'adaptation mobilisées dans nos ripostes sociales défient la tentation de renoncer par lassitude. En dépit de tensions qui se sont amplifiées ces derniers mois, notamment au sein des hôpitaux et plus généralement dans les missions de service public, ceux qui depuis mars 2020 sont sur le front et honorent les valeurs de notre République n'abdiquent pas, quelles que soient leurs fragilités et même leurs rancœurs.

Il n'est pas irrévérencieux à l'égard de ceux que les circonstances et les modalités de gestion du processus décisionnel ont épuisé d'évoquer la *bonne* ou *juste* fatigue dont témoignent notamment les professionnels qui se sont investis pour servir le bien commun dans des contextes de pratiques dégradées. Ils ont « fait face », au prix de

« sacrifices » dont notre société au même titre que les instances publiques ont négligé de prendre la mesure.

Ce qui les heurte et, d'une certaine manière, dénature la signification des efforts risqués qu'ils ont assumés relève plutôt du manque de compréhension et de reconnaissance de leur implication ainsi que de ce qu'ils ont éprouvé. Les compensations financières sont d'une moindre portée que ne l'aurait été un retour public d'expérience permettant d'apporter dans l'urgence les évolutions indispensables dans le suivi de la crise sanitaire.

Ce n'est pas tant de fatigue physique qu'il est alors question que d'usure, d'abrasement des valeurs qui motivent l'exercice de missions exposées, de souffrances éthique et professionnelle. Il est effectivement justifié d'envisager, dans le contexte de circonstances extrêmes imparfaitement analysées et accompagnées, la notion de « fatigue éthique ».

Ce qui entame les résolutions et assèche les fondements moraux de l'engagement, au point de mutiler la personne dans ses convictions essentielles, est consécutif à l'incohérence d'un processus décisionnel qui refuse aux « acteurs de terrain » d'être sollicités dans les arbitrages qui déterminent leurs interventions. Ne plus être que dans l'exécution de protocoles et de procédures réfractaires à l'exercice de l'esprit critique ou à la considération témoignée à l'expertise professionnelle dénature le sens de l'action et provoque l'épuisement de la faculté d'assumer davantage encore l'insupportable. Cette saturation incite à considérer inacceptable ce à quoi il pouvait être consenti dans un contexte alors attentif au soutien et à la valorisation d'actes parfois même héroïses.

Il me semble limitatif voire péjoratif d'évoquer la notion complexe de fatigue, comme s'avère contestable le recours à la psychologie pour tenter de d'expliquer et d'atténuer notre prise de conscience d'enjeux qui devraient susciter une mobilisation politique nécessaire. Qu'en est-il de la « fatigue démocratique » et de ses conséquences délétères en période de recrudescence de la menace pandémique et à quelques mois de l'échéance présidentielle ?

ON N'EST PAS (TOUS) FATIGUÉS



Jeanne Lazarus est sociologue, membre du Centre de sociologie des organisations à Sciences Po et directrice du département de sociologie de Sciences Po depuis 2020. Ses travaux portent sur les usages de l'argent, les banques et les politiques publiques qui encadrent l'argent des ménages. Elle est notamment coauteure de *Le Biais comportementaliste*, aux Presses de Sciences Po (2018).

« On n'est pas fatigués », chantent les manifestants pour se donner du courage. La fatigue, physique, psychologique, démocratique, sociale, est une réalité de nos sociétés et personne n'est infatigable : ni les militants, ni les électeurs, ni les parents, ni les étudiants, ni les amis, toutes les zones de la vie semblent atteintes.

Mais cette fatigue ne peut être une boussole, car elle invite à renoncer et elle menace d'étouffer ceux qui refusent de se laisser épuiser, restent debout la nuit et continuent à protester, pour le climat, contre les violences sexuelles et sexistes, pour la défense des migrants ou pour un droit du travail qui rendrait les vies moins fatigantes.

Une des façons de sortir de la fatigue est de mettre en lumière les espaces d'énergie. La « Zoom fatigue » a pu nous faire oublier les trésors d'ingéniosité déployés pendant les confinements pour maintenir des espaces de culture, de partage, de vie collective et d'espoir. De même, si les conséquences de ces mois étouffés sur la jeunesse sont massives, les plus jeunes sont à la recherche de nouveaux modèles, qu'il s'agisse des rapports entre les femmes et les hommes, de la façon de travailler, de consommer, de vivre ensemble.

Les modèles anciens ont conduit à l'épuisement des ressources et des personnes ; chercher d'autres solutions, c'est aussi chercher à sortir de la fatigue, à recréer de l'envie et des formes d'équilibre.

DE LA FATIGUE INDUSTRIELLE AU BURN-OUT



Isabelle Lespinet-Moret est professeure des universités en histoire contemporaine à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et directrice adjointe du Centre d'histoire sociale des mondes contemporains. Spécialiste d'histoire de la réforme sociale, du socialisme, de l'Organisation internationale du travail et de la santé au travail, elle a notamment dirigé *Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine*, à La Découverte (2019).

Nos contemporains s'emparent du terme de « burn-out » pour exprimer un état pathologique lié à un trop plein de travail et de stress, tandis que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) l'identifie en tant que « syndrome conceptualisé comme résultant d'un stress chronique au travail qui n'a pas été géré avec succès¹ », sans le reconnaître en tant que maladie professionnelle.

Dans la plupart des pays européens et américains industrialisés, la notion de fatigue industrielle émerge dans les années 1920 et 1930 ; les médecins et les experts du Bureau international du travail (BIT) s'y intéressent également en la mettant en relation avec la rationalisation du travail, mais sans parvenir à la faire reconnaître comme maladie professionnelle dans une convention.

La fatigue industrielle n'est qu'un aspect de la notion de « fatigue² » qui est d'abord associée au travail agricole, avant de devenir spécifique

1. Le burn-out ou syndrome d'épuisement professionnel est classé et défini : ICD-11 (International Classification Diseases) par l'OMS, 28 mai 2019, sans lui donner la reconnaissance d'une maladie professionnelle, voir le site internet who.int, consulté le 1^{er} septembre 2020.

2. Georges Vigarello, *Histoire de la fatigue : du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 2020.

au monde industriel puis de glisser vers d'autres sphères économiques, au gré des révolutions technologiques et des représentations des activités, de l'organisation des sociétés.

Il s'avère que la notion de « fatigue industrielle » s'impose peu à peu, en étroite relation avec le travail industriel et la rationalisation qui gagne du terrain dans l'entre-deux-guerres. Le développement des sciences sociales et psychologiques associées au travail, notamment la psychotechnique, attire l'attention de certains médecins, et notamment de psychiatres, sur les méfaits de la surcharge de travail sur un plan mental et psychologique, y compris pour les ouvriers, tandis que les médecins physiologistes avaient pointé et analysé leur fatigue physique. Une certaine ambivalence accompagne la définition et le traitement de la fatigue industrielle, hésitant entre anciens et nouveaux modes de production ; elle se modèle en fonction aussi des représentations de ce qu'est la force de travail, de la définition et de la représentation du travailleur ou de la travailleuse.

Cette sensation de fatigue s'intensifie particulièrement aux XX^e et au XXI^e siècles et cette fatigue est dénoncée et étudiée dans le tertiaire également, pour toutes les catégories de travailleurs, y compris l'encadrement. De plus, la notion finit par s'appliquer à d'autres sphères que celle du travail ; sa perception s'accroît au fur et à mesure que l'individualisation dans la société se renforce.

LA FATIGUE, UNE CRISE DE TEMPORALITÉ



Hélène L'Heuillet est maîtresse de conférences HDR en philosophie à Sorbonne Université et psychanalyste, membre de l'Association lacanienne internationale (ALI). Elle a notamment publié, chez Albin Michel, *Du voisinage. Réflexions sur la coexistence humaine* (2016), *Tu haïras ton prochain comme toi-même. Les tentations radicales de la jeunesse* (2017) et *Éloge du retard. Où le temps est-il passé ?* (2020).

La fatigue fait aujourd'hui l'objet d'une plainte incessante, non la « bonne fatigue » qui annonce le repos, mais cette fatigue qui saisit dès l'aurore ou après une nuit sans sommeil et donne le sentiment d'être pris dans une course sans issue en jonglant avec le burn-out.

Et si ce n'était pas seulement les individus qui étaient fatigués, mais la société elle-même ? Et si cette fatigue dont on ne se repose pas était le symptôme d'une société à la fois épuisante et épuisée ?

La fatigue n'est en effet pas seulement individuelle, mais collective. Elle prend la forme de la lassitude abstentionniste des électeurs et électrices, de la tentation du repli sur soi identitaire, de l'ennui dont ne distraient que les discours chocs et les clashes, les images sidérantes ou les buzz.

Une des sources de cette fatigue sociale se trouve dans la crise de temporalité induite par le moment du capitalisme que nous vivons. Actuellement, le productivisme ne vise plus tant à rentabiliser la force physique que le temps, devenu la principale ressource. « Réduire les coûts » signifie réduire le temps qu'on consacre à chaque chose et à

chaque activité en supprimant tout temps mort et en traquant les intervalles vides. Toute projection dans l'avenir devient dès lors impossible.

Une société fatiguée est une société sans futur et sans désir, car elle manque du temps nécessaire pour se demander quelle vie on veut y vivre et quelle forme on souhaite qu'elle prenne.

FATIGUE DE L'OPINION

© Hannah Assouline



Jérémie Peltier est directeur des études de la Fondation Jean-Jaurès depuis 2017 et directeur de la collection « Suspension » aux Éditions de l'Aube. Il a notamment publié *La fête est finie ?*, aux Éditions de l'Observatoire (2021), un livre qui analyse les transformations de la fête dans une société individualiste et narcissique.

Dans la deuxième vague de l'enquête électorale 2022 publiée par la Fondation Jean-Jaurès en octobre 2021 et menée auprès de plus de 16 000 personnes¹, la fatigue arrivait en tête des 13 qualificatifs que les Français pouvaient choisir afin de caractériser leur état d'esprit actuel : 17 % des personnes interrogées citaient la fatigue, devant l'incertitude et l'inquiétude (15 % chacun), la sérénité (8 %) et le bien-être (7,5 %), et bien devant la révolte (5 %) et la colère (4,3 %).

Les Françaises et les Français se sentent donc fatigués. Et quand on regarde dans le détail, on peut tenter de dresser le portrait-robot des individus fatigués : il y a d'abord les femmes de moins de 35 ans (26,5 % d'entre elles se disent fatiguées, soit presque 10 points de plus que la moyenne nationale, et 12 points de plus que les hommes de moins de 35 ans) ; il y a ensuite certaines professions : les agriculteurs et les exploitants (21 % se disent fatigués), les professions intermédiaires (23 %) et les employés (22 %) ; il y a également les salariés du

1. *Enquête électorale 2022, vague 2*, Fondation Jean-Jaurès, Ipsos, Cevipof, *Le Monde*, octobre 2021.

public (24 % se disent fatigués, contre 20 % des salariés du privé). Autre élément intéressant, les personnes propriétaires de leur logement sans emprunt immobilier à rembourser chaque mois sont 10 % à se sentir fatigués, contre 23 % des propriétaires avec un emprunt immobilier en cours. Au regard des publics cités, on pense donc une nouvelle fois à ce que l'on nomme communément la « charge mentale » pour expliquer le sentiment de « fatigue » des individus en question, de par leur rythme de vie, leurs conditions de travail, leur situation financière, leur place dans la société ou leur projection dans l'avenir.

Politiquement, la fameuse « charge mentale » ne semble d'ailleurs pas la même à gauche qu'à droite : quand on s'intéresse à la proximité politique des personnes interrogées, les moins fatiguées sont celles qui se disent proches de LREM et du MoDem (13,5 % se disent fatigués, soit 3,5 points de moins que la moyenne nationale) et celles qui se disent proches de LR et de l'UDI (13 %). À l'inverse, les personnes les plus fatiguées se trouvent à gauche : 20 % des sympathisants écologistes et 20 % des sympathisants de gauche.

Comme si les sympathisants de gauche étaient fatigués de vivre dans un monde où une partie de leur grille de lecture et de leur imaginaire avaient été rendus obsolètes depuis la révolution de velours de 2017, ou fatigués face aux défis qui se dressent devant nous (défi climatique et lutte contre les inégalités par exemple).

FATIGUÉS, PAS ÉPUISÉS ?



Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky est anthropologue, spécialiste de l'exclusion sociale en Inde et au Brésil, professeure des universités à l'Inalco, chercheuse au laboratoire Cessma et psychologue clinicienne à l'hôpital Avicenne. Elle travaille sur le trauma, la culture et l'exil. Elle a notamment dirigé *Violence et récit. Dire, traduire, transmettre le génocide et l'exil*, aux éditions Hermann (2020).

Tandis que nous étions confinés, que la maladie avançait, que la mort rôdait, que l'incertitude croissait, une vague de fatigue s'est emparée de nous : nous étions soudain si las de ce monde ancien. Fatigués, mais pas épuisés, dirait Deleuze, puisque seule la réalisation était épuisée, pas les possibles. Sans doute était-ce une bonne fatigue, la soudaine prise de conscience du rythme insensé de la mondialisation, de ses coûts humains et écologiques.

Mieux, c'était une bonne fatigue générale. Car l'épidémie de Covid-19 nous a tous touchés, mondialement. Nos angoisses étaient devenues transnationales, déplaçant les frontières de nos peurs. Nous étions unis dans la fatigue, tous heureux d'apprendre que nos enfants seraient épargnés, tous inquiets pour nos aïeux. Et tous, riches comme pauvres, citoyens français comme migrants sans papiers, suspects d'être porteurs du virus.

Alors nous avons eu besoin des autres pour nous protéger nous-mêmes. Cette solidarité forcée nous a plongés à la fois dans l'hyper-care et dans l'hyper-vigilance. Cette expérience inédite offrait peut-être une opportunité unique pour penser l'autre différemment ?

Sauf qu'à l'heure de la reprise, les leçons de la crise enseignent tout autre chose. Finalement, nous ne faisons pas expérience commune, certains s'en sont tirés bien mieux que d'autres, certains pouvaient prétendre aux soins, certains ont tenu financièrement, mais d'autres pas. Tandis que l'angoisse redevient nationale, l'autre le plus autre, le migrant, redevient le suspect numéro un.

Avec la reprise, plus question d'être fatigués. Et quand reprend l'activité, revient aussi la politique d'épuisement des plus démunis et des migrants. Finalement, la fatigue ne fut-elle qu'un répit ?

UNE SOCIÉTÉ FATIGUÉE DU PESSIMISME



Claudia Senik est professeure à Sorbonne Université et à l'École d'économie de Paris (PSE). Elle est directrice de l'Observatoire du bien-être au Cepremap. Ses travaux portent sur l'économie du bien-être subjectif et elle a notamment publié *Bien-être au travail : ce qui compte*, aux Presses de Sciences Po (2020) et, avec Daniel Cohen, *Les Français et l'argent. Six nouvelles questions d'économie contemporaine*, chez Albin Michel (2021).

On le sait, les Français se montrent structurellement insatisfaits et pessimistes concernant leur pays, mais plus sereins quant à leur situation personnelle. Mais au-delà de cette tendance longue, le moral des Français est également très sensible à la conjoncture du pays. Heureux et optimistes au moment de la victoire présidentielle du candidat qui incarnait ces dispositions de manière programmatique, ils plongent dans l'insatisfaction en décembre 2018 au moment de la crise des « gilets jaunes », traversent le premier confinement de manière inégale selon les situations de chacun, atteignent un pic inédit de bonheur en retrouvant leurs relations sociales grâce au premier déconfinement, mais tombent dans un moment particulièrement sombre au moment du second reconfinement.

Insatisfaction, fatigue et tentation du repli fluctuent de pair. À chaque pic de pessimisme, les Français rêvent de retrouver les années passées, et à chaque remontée du bonheur, leur attirance vers le refuge passéiste reflue, comme s'ils reprenaient des forces pour vivre le présent et l'avenir. Ainsi, en mars 2021, dans la perspective attendue de nouvelles mesures d'isolement, la note de notre Observatoire du

bien-être s'intitulait-elle *Un an après : l'usure* et insistait sur la fatigue face aux mesures de restriction de la vie sociale.

Or, depuis l'été 2021, les Français ont retrouvé un niveau de bonheur, de satisfaction dans la vie et d'optimisme « normal » et même plus haut qu'en régime régulier (graphique 1), et se souviennent de l'année qui vient de s'écouler avec horreur (graphique 2). D'autres enquêtes récentes confirment ce sentiment de bonheur de vivre des Français, dans un régime redevenu à peu près normal, dans un pays où la politique publique a globalement réussi à maintenir à flot l'activité, le pouvoir d'achat et l'emploi, et où l'étendue de la vaccination réduit l'anxiété suscitée par le risque de maladie. Tout se passe comme si cette vie normale, lorsqu'on la sait menacée, revêtait soudain une plus grande valeur, même si les problèmes structurels du pays n'ont pas disparu.

L'enjeu est de faire en sorte qu'à la fatigue de la crise succède enfin la fatigue du pessimisme.



À QUOI RECONNAÎT-ON LA FATIGUE SOCIALE, ET COMMENT Y RÉPONDRE ?



Frédéric Worms est philosophe, professeur d'histoire de la philosophie moderne et contemporaine. Il est directeur du Centre international d'étude de la philosophie française contemporaine (CIEPFC) et du Centre international de recherches en philosophie, lettres, savoirs (CIPHLES) à l'ENS. Il a notamment publié *Le vivable et l'invivable*, avec Judith Butler, aux Presses universitaires de France (2021).

Travailler sur la « société fatiguée » n'a de sens que pour comprendre ce qui caractérise une fatigue *proprement sociale*. À quels signes la reconnaît-on ? Pourquoi peut-elle être si grave ? Et bien sûr : comment y répondre ? Ce sont les questions. La « société » n'est pas le sujet d'une fatigue « en général », mais, dans certaines situations, d'une fatigue *précise* à laquelle *seul le social* peut donc être un *remède* ! Tel est le premier objet du comité.

Mais puisqu'il ne faut pas parler en général, prenons un exemple. La fatigue des soignants, dans la période post-crise-extrême de Covid-19 (je ne dis pas : post-Covid-19), qui ne nous étonne pas, mais nous sidère. Car elle ne conduit plus à la révolte, mais à la défection. C'est une crise sociale qui succède à une crise sanitaire, par une « fatigue », en effet, *mais laquelle* ? Cet exemple nous donnera des indices.

Ce ne sera pas une fatigue simplement « physique », en tout cas. Au contraire, les soignants, pendant la crise, ont été « infatigables », et n'ont pas voulu, pour autant, être traités en « héros » ! Justement, tout est là. *Pendant la « crise »*, le travail des soignants avait *un sens* à

Une société fatiguée ?

la fois vital et social. Ils et elles sauvaient des vies, la société le redécouvrait, *et le disait*. Or, *après* la crise, et de manière sidérante, cela cesse, cela « revient » comme « avant » (les policiers, applaudis après les attentats, ont dit la même chose ; et les enseignants).

On a déjà deux indications, *sociale*, mais aussi *temporelle*. Sociale, au sens le plus fort : car cette fatigue ne résulte pas du travail lui-même, mais de la perte *de son sens social*, de sa *reconnaissance* par la société, dont on redécouvre l'importance. C'est le premier élément. Mais il en est un autre, temporel : le sentiment que cela « recommence », qu'après redevient comme avant, que cette perte se répète, sans fin.

La *lassitude*, ce sentiment de fatigue et même de *vanité*, devant la répétition d'un temps devenu « vide » ou *vain*, voilà ce qui s'ajoute à la perte de reconnaissance. Le « ras-le-bol » ne sera plus une colère, avec un but, mais une désertion.

Telle est la fatigue sociale : la perte de reconnaissance se répète et n'est plus l'objet d'une revendication. On en mesure la gravité. Il faut l'étudier, par toutes les sciences sociales. Mais comment y répondre ? On ne pourra en tout cas se fonder sur *la crise* ou l'urgence extrême, même si elle fait croire à nouveau au changement, et au progrès. Mais à quel prix ! La retombée risque d'être pire encore. Pas non plus par des *promesses* qui (nous avons tenté de le dire dans *Vivre en temps réel*¹) aggravent la souffrance temporelle. Mais comment ?

Le principe s'impose : par un traitement *progressif* des urgences sociales et vitales, *en acte*, et *une à une*. Ne pas passer du tout au rien, mais d'une urgence immédiate à l'urgence *du lendemain matin*, et ainsi de suite. Car *ce sont* des urgences. Il faut mettre ce mot au pluriel. Prendre soin de l'une, après l'autre. Et le temps reprendra un sens. Car il est bien le symptôme, vital et social, sur lequel se régler. Il faut donc y travailler ici, et maintenant.

1. Frédéric Worms, *Vivre en temps réel*, Paris, Bayard, 2021.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	3
– Laurent Berger et Gilles Finchelstein	
LA FATIGUE D'ÊTRE NOUS	5
– Henri Bergeron	
DÉFATIGUER LA SOCIÉTÉ	7
– Patrick Boucheron	
QUE FAIRE DE NOTRE FATIGUE ?	9
– Pierre-Yves Geoffard	
DE LA FATIGUE COMME NOUVEAU LIEN SOCIAL	11
– Serge Hefez	
UNE FATIGUE ÉTHIQUE	13
– Emmanuel Hirsch	
ON N'EST PAS (TOUS) FATIGUÉS	15
– Jeanne Lazarus	
DE LA FATIGUE INDUSTRIELLE AU BURN-OUT	17
– Isabelle Lespinet-Moret	
LA FATIGUE, UNE CRISE DE TEMPORALITÉ	19
– Hélène L'Heuillet	
FATIGUE DE L'OPINION	21
– Jérémie Peltier	
FATIGUÉS, PAS ÉPUIÉS ?	23
– Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky	
UNE SOCIÉTÉ FATIGUÉE DU PESSIMISME	25
– Claudia Senik	
À QUOI RECONNAÎT-ON LA FATIGUE SOCIALE, ET COMMENT Y RÉPONDRE ?	27
– Frédéric Worms	

Collection dirigée par Gilles Finchelstein
et Laurent Cohen

© Éditions Fondation Jean-Jaurès
12, Cité Malesherbes - 75009 Paris

 fondationjeanjaures

 @j_jaures

 fondation-jean-jaures

 www.youtube.com/c/FondationJeanJaures

www.jean-jaures.org

Comité d'experts
CFDT-Fondation Jean-Jaurès

Une société fatiguée ?

Fatigués, les Français ? Et si ce n'était pas seulement les individus qui étaient fatigués, mais la société elle-même ? Et de quoi est-ce le symptôme ? En des textes incisifs et représentatifs de la diversité des sciences sociales, douze personnalités – sociologue, philosophe, mais aussi anthropologue ou bien encore juriste – nous livrent leur regard très personnel sur cette « fatigue ».

Ouvrant les travaux du comité d'experts récemment mis en place par la CFDT et la Fondation Jean-Jaurès, ces contributions constituent ainsi la première étape d'un processus de réflexion collective destiné à redonner toute leur place aux sciences sociales dans l'action publique, alors que la crise liée à la pandémie de Covid-19 a révélé à quel point elles avaient été négligées.

Contributions de **Henri Bergeron**, **Patrick Boucheron**,
Pierre-Yves Geoffard, **Serge Hefez**, **Emmanuel Hirsch**,
Jeanne Lazarus, **Isabelle Lespinet-Moret**, **Hélène L'Heuillet**,
Jérémie Peltier, **Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky**,
Claudia Senik et **Frédéric Worms**.

